

LES DOUTES DU PHOTOJOURNALISME

PHILIPPE CHASSEPOT

Alors que la biennale Images Vevey investit les rues de la cité lémanique, la 32e édition de Visa pour l'image se déroule dans un format légèrement réduit à Perpignan. L'occasion de questionner l'avenir du photojournalisme

C'est une partie plus qu'essentielle du journalisme, qui peut changer la face du monde, sinon celle d'un conflit. Un grand hebdomadaire français parlait du « poids des mots et du choc des photos ». Mais si le poids peut s'évaporer avec les ans, le choc, lui, connaît toujours plusieurs répliques. On ne compte plus les clichés qui ont traversé l'histoire et dont les courses se prolongeront encore longtemps au fil des décennies. Le photojournalisme est un art plein, dans tous les sens du terme, mais aussi une profession qui vacille dangereusement depuis des années. Au point d'être en voie de disparition?

Il y a eu un âge d'or du photojournalisme, voilà quelques décennies. Financier, d'abord, avec des journaux et des magazines aux budgets conséquents, et des revenus plutôt confortables pour ceux qui avaient l'énergie de courir le monde. Philosophique, aussi, où l'exigence et l'amour des choses bien faites prévalaient sur le reste. « Je rêve d'un monde où on mourrait pour une virgule », écrivait Emil Cioran. A la grande époque, des photoreporters se seraient sacrifiés pour une légende bien rédigée. Mais aujourd'hui, la chair est un peu triste, selon une photographe expérimentée: « Avant, chez Geo ou National Geographic, j'allais à la rédaction, on discutait, on regardait la prémaquette, je faisais les légendes. J'étais associée du début à la fin. Aujourd'hui, je n'ai plus aucun droit de regard sur l'editing final et je suis atterrée: ceux qui travaillent dans les services photos sont des directeurs artistiques qui n'ont pas la culture photo. Ils ne parlent plus le même langage. »

CRISE PERSISTANTE

Cette crise identitaire de la presse, ou supposée telle, Jean-François Leroy dit l'avoir constatée depuis longtemps. Plus que les budgets à la baisse, le directeur du festival Visa pour l'image de Perpignan, dont la 32e édition se déroule jusqu'au 27 septembre, regrette la filiosité des choix éditoriaux: « Il faut des sujets légers, paraît-il, et tout le monde se fout de ce qui se passe dans le reste du monde. Pendant quarante ans, il y a eu des journalistes à la tête des journaux. Aujourd'hui, ce sont des banquiers et des industriels qui estiment que le public veut voir des footballeurs, des princesses et des stars de la télé-réalité. »

Pourtant, des figures portent encore la profession au sommet de son art. Des femmes, notamment, telles Véronique de Viguerie ou Laurence Geai et leurs images saisissantes, au fond de l'Afghanistan comme dans les rues de Paris. Des tout jeunes, aussi, qui tentent leur chance et savent la saisir. Lewis Joly, 27 ans, s'est lancé voilà huit ans, après un stage de six mois au Journal du dimanche. Il a lui aussi entendu les témoignages de l'ancienne génération; mais il sait qu'il est désormais impossible de bien gagner sa vie en ne faisant que du photojournalisme.

BOOM DU MULTIMÉDIA

Il est pourtant régulièrement publié en une des plus grands quotidiens – le New York Times et Le Parisien, très récemment –, mais ça ne suffit pas: « Ma génération, celle des 25-40 ans, est obligée de passer par le corporate, la communication ou l'évènementiel. On peut même vivre très bien en ne faisant que ça », estime-t-elle, tout en reconnaissant qu'il y a assez peu d'excitation à photographier un séminaire de costumes-cravates toutes les semaines. La part de ses revenus varie en fonction des années: parfois 70% de corporate, parfois 60% de photojournalisme.

Autre évolution significative dans le métier, le multimedia. Les photoreporters sont aussi sollicités pour des sons et des images. Un média lui a récemment demandé de simples rushes vidéo quand il était au Liban. Dix fois trente secondes de film, pas de montage, pour un revenu complémentaire très bienvenu. « Même si notre créativité est nettement moins sollicitée sur un coup comme ça. J'ai un camarade espagnol installé au Liban, un free-lance qui a plusieurs gros clients pour ses photos, mais ce genre de vidéo est absolument nécessaire pour qu'il arrive à gagner correctement sa vie. »

JOINDRE LES DEUX BOUTS

C'est la nouvelle économie du métier, qui comporte également d'autres variables. Les ONG qui financent elles-mêmes les reportages, par exemple, pour assurer la production d'images qu'on pourra ensuite retrouver dans des quotidiens ou des magazines; les prix et les récompenses, de plus en nombreux, qui amènent parfois une manne décisive; l'enseignement, la formation et les ateliers, passages obligés pour joindre les deux bouts. Des compléments de revenus indispensables pour un métier bien vivant, en fin de compte. « Les jeunes sont toujours là, nombreux, et c'est très encourageant. Ils savent qu'ils ne vont pas faire fortune, qu'ils vont sans doute bouffer de la vache enragée, mais ils veulent regarder le monde dans lequel on vit », juge ainsi Jean-François Leroy.

Qui espère même que les journaux sauront revenir à la raison: « Les propriétaires vont un jour se rendre compte qu'ils ont besoin de contenus originaux et pas seulement de bâtonner des dépêches AFP. Le New York Times gagne plus d'argent grâce à ses abonnés qu'avec ses recettes publicitaires. Il n'est pas interdit de rêver. »

Visa pour l'image – Festival international du photojournalisme, Perpignan, jusqu'au 27 septembre.



Ci-dessus à gauche: Dominique Teufen, «Hope», 2020. (DOMINIQUE TEUFEN)

Ci-dessus à droite: Alessandra Meniconzi, «Mongolia, Alta», 2018. (ALESSANDRA MENICONZI)

Ci-contre: Alessandra Meniconzi, «Loetschentäl», 2016. (ALESSANDRA MENICONZI)

DEUX SUISSESSES EN CLAIR-OBSCUR

La première travestit ses reflets pour nous faire croire à des paysages mythiques, la seconde nous offre des photos immaculées à la beauté transcendante. Dans les deux cas, le voyage est garanti

Dominique Teufen

Des paysages ouatés, paisibles. Flous, également, si bien qu'on pourrait même croire à une photo ratée – une remarque que Dominique Teufen a déjà entendue pendant ses expositions. Ça ne ressemble à rien de ce que l'on connaît, et on y retourne pourtant quelque chose de familier. Des sensations fortes et contradictoires qui disent certes la qualité de son travail, mais aussi son originalité. Ça il n'y a rien de vraiment réel ici. Surtout une technique à part, qu'elle raconte comme ça: « Je prends un morceau de carton argenté semi-réfléchissant, mon appareil photo, puis je sors en ville. Je place le carton entre deux voitures garées, ou sur une pelouse, ou encore sur un bout d'asphalte. Il absorbe alors son environnement et reflète la lumière. Dans le processus de photographie, je bouge et le paysage bouge avec moi, il change constamment. Puis jessaie de capturer ces moments éphémères: le vague reflet d'une maison se transforme en un montage enneigé, le noir de mon appareil photo en un gigantesque nuage sombre et la couleur de ma peau, ou peut-être la voiture rouge der-

rière moi, dessine les couleurs d'un coucher de soleil. »

Une démarche artistique intitulée Rays of Light, qui fait suite à My Travels Through the World of My Copy Machine (« Mes voyages dans le monde de ma photocopieuse », 2013-2018). Un travail à base de papier froissé, plastique déformé et autres matériaux placés sur l'écran de la machine pour ensuite donner des photos aux allures de glaciers, d'océans noirs ou d'Arctique immaculé. Du faux-semblant en vrac qui semble bien se reconstituer, mais elle se révèle être des illusions et le cerveau tire la sonnette d'alarme. Mes images remettent en question la façon dont nous percevons la réalité. Je les vois comme un voyage avec notre cœur, vers la nature, la lumière et la perspective d'un avenir meilleur. »

LE VOYAGE EST D'ABORD INTERIEUR

Dominique Teufen déroule un parcours atypique, où l'inattendu surgit à chaque ligne de son CV. Une enfance dans les montagnes autour de Davos, puis une formation de cheffe pâtisseries à Saint-Gall: « C'est à cette époque que mes sens créatifs ont

commencé à se réveiller. J'ai passé des nuits à dessiner et à peindre des choses de façon obsessionnelle à partir de photographies. Pas très bien, mais avec beaucoup de passion... » Ont suivi des cours de sculpture sur pierre, une école de design à Bâle, puis une dernière formation décisive à Amsterdam. « C'est là-bas que j'ai trouvé ma famille d'artistes avec des possibilités illimitées d'expression. Ma pensée créative abstraite a commencé à exploser, c'était un moment fatidique », dit-elle.

De fait, sa démarche va bien au-delà de la photo. Elle estime que son travail ne peut se concevoir par un simple coup d'œil, qu'il est fait pour déclencher un second regard et une pensée plus profonde. Parce que le monde va trop vite et qu'il a besoin d'artistes comme elle pour le ralentir: « Mes œuvres provoquent un effet double clic presque indispensable dans un monde de fake news. Parce que la simple « consommation » d'informations est une stratégie qui ne tiendra pas dans le futur. Une interprétation bien pensée mais qui nous ramène à l'essentiel en ces temps de pandémie: le voyage est d'abord intérieur, et il est d'une douceur rare avec ses paysages artificiels.

Alessandra Meniconzi

Le cliché qui veut que l'on rencontre le succès par hasard, sans l'avoir vraiment cherché, prend tout son sens avec elle. Un premier voyage au Kenya à 20 ans, avant l'ère du numérique, appareil embarqué sans rien comprendre à l'argentique, pour à peine deux photos exploitables. « Et puis je m'y suis mise un peu plus sérieusement, et les gens à qui je montrais mes photos m'encourageaient à les envoyer aux magazines. J'ai fini par le faire et, à ma grande surprise, elles ont été retenues », se souvient Alessandra Meniconzi. C'était une série sur les peuples autochtones du sud-ouest de la Chine, parue dans Animan, et elle n'en revient toujours pas: « Je ne connaissais pas les tarifs, et quand j'ai vu la somme, je les ai appelés pour leur dire qu'ils s'étaient trompés et que j'avais trop perçu. »

Alessandra rit à chacune de ses anecdotes, malgré la fatigue engendrée par trois semaines de vent et de pluie en Islande, en ce mois d'août 2020. C'est une seconde nature chez elle, ce qui lui permet de balayer toutes les barrières du relationnel. Son site internet

témoigne de la formidable richesse de ses reportages, dans l'humain comme au fil des paysages. Avec cette constante: une entrée « immédiate » dans chaque photo, pour une évidence qui nous la rend tout de suite familière. « Less is more, c'est mon credo. Je n'aime pas mettre trop de choses dans une photo, j'ôte toujours pour une composition simple: pas de distraction en arrière-plan et une attention focalisée sur le sujet. Ma formation de design en graphisme a peut-être



aidé. Je ne veux pas mettre d'analyse, mais juste le cœur, le ressenti, et ce que je vois. »

SUISSE TRADITIONNELLE

Elle se marre, encore, en racontant les contacts qu'elle a gardés avec les jeunes Mongols: « Ils n'ont pas l'électricité, mais des portables et Facebook. Souvent, ils m'écrivent pour me demander de faire leurs vidéos d'anglais à leur place! » La Suisse est également l'un de ses terrains de jeu favoris. Le magazine

« Je veux garder une trace de ceux qui appartiennent à la nature, avant qu'il ne soit trop tard. Je suis triste de voir que tout ça disparaît »

ALESSANDRA MENICONZI, PHOTOGRAPHE TESSINOISE



LA COURSE AU CLICHÉ, CETTE VILE FRÉNÉSIE

Référence mondiale de la photographie animalière, Vincent Munier dénonce le tourisme de masse que provoque aujourd'hui sa discipline et appelle à une décroissance

Les falaises de Latrabjarg. Il faut aimer les oiseaux et les routes défoncées pour rejoindre ce coin sauvage de l'extrême ouest de l'Islande. C'est là-bas qu'on trouve la plus belle colonie de macareux de l'île. En juillet 2019, il fallait pourtant patienter, dans une file d'attente courtoise et improvisée, pour immortaliser ceux qui voulaient bien se montrer. Cinq petites minutes de shooting, avant de laisser la place au photographe suivant – pour le même cliché – et ainsi de suite. Dix ans plus tôt, il n'y avait personne ou presque.

Voilà un exemple qui illustre à la caricature le tourisme de masse, le poids des réseaux sociaux et l'augmentation exponentielle du nombre de photographes auto-proclamés. « La photo doit déclencher une pulsion qui va mettre les gens sur le chemin du voyage », expliquait récemment le photographe Eric Martin. Mais les pulsions sont désormais si nombreuses que les embouteillages se multiplient. Vincent Munier, ce qui se fait de mieux au monde en photographie animalière, est allé un peu partout ces vingt dernières années pour ramener des clichés ahurissants: les grues au Japon, les loups en Arctique, la panthère des neiges au Tibet. Il dit ici qu'il ne faut plus continuer comme ça et appelle à une décroissance qu'il applique déjà à lui-même.

UNE PHOTO EST UN VOYAGE

« Je trouve que la photographie animalière est victime du consumérisme moderne et ça m'inquiète un peu. Accumuler un maximum de belles images, vite les partager sur les réseaux sociaux, sauter d'un avion à un autre et ne pas savourer alors qu'on débute dans cette activité, ou cet art... Et vouloir tout de suite courir après des espèces mythiques, alors que la mésange huppée, le rouge-gorge ou la pie-grèche, qui sont tout près de chez nous, peuvent être tout aussi fascinants. La photo est certes une finalité, mais le chemin pour y arriver est passionnant. On doit passer par des lectures, des recherches, une observation, c'est hyper-excitant. Tu es beaucoup plus fier de toi comme ça qu'en allant shooter après avoir payé une fortune pour te retrouver dans un affût qu'on t'a préparé, afin que tu puisses faire un cliché d'un aigle royal dont tu ne connais même pas la biologie. C'est comme ça aujourd'hui, certains font des livres sur un animal dont ils ne connaissent absolument rien. »

« Je culpabilise quand mes photos donnent envie d'aller dans les mêmes endroits pour faire la même chose. Si j'ai peur d'avoir récemment ouvert une brèche avec le Tibet? Je ne suis pas le seul à y être allé, mais oui, un petit peu. Comme avec les bœufs musqués en Norvège. Avant les années 2000, c'était le désert, seuls les Norvégiens les connaissaient. J'y suis allé, puis il y a eu foison de photographes, et aujourd'hui, ils vendent des crêpes et des gaufres à côté des spots. Alors oui, je ne peux pas m'empêcher de culpabiliser. Il y a des endroits où je n'ose même plus aller. Avant, j'allais faire des photos de chamouis sur les crêtes vosgiennes quand les conditions météo étaient mauvaises – c'est-à-dire bonnes pour moi. Et maintenant, même au cœur des tempêtes, tu croisais des photographes. Et quand il fait beau, ils sont trente ou quarante. On peut s'en réjouir parce que les gens sortent, c'est même génial, mais il y a un revers à tout ça. »

PÉRIODE COMPLEXE

« Alors prendre des avions, encore et encore, pour aller photographier toutes ces espèces au fin fond du monde? Est-ce que le jeu en vaut la chandelle? Je me pose la question et je ne vois plus l'intérêt, souligne Vincent Munier. On est dans des urgences qui nous incitent à dire plutôt non. Là, je révérais à aller voir les derniers gorilles au Zaïre, mais la demande est telle que c'est limité en nombre de personnes et que c'est l'argent qui fait la sélection. Il faut payer 500 euros de l'heure. Pareil pour les ours avec la McNeil River au Canada, il faut payer pour accéder à une plateforme, il y a des listes d'attente parce que c'est saturé. Ce serait une catastrophe si ça se généralisait. »

« Je culpabilise aussi à chaque fois que je prends l'avion, et je trouve ça sain et juste. Je ne dis pas que je ne voyagerai plus à l'avenir, mais je voyagerai moins. Ça fait un an et demi que je n'ai pas pris de billet d'avion. Je ne veux pas montrer du doigt ceux qui continuent, je suis juste dans une démarche personnelle, pour montrer à ceux qui me suivent qu'il faut être attentif à ça. L'aventure peut être différente. Et puis qui est légitime pour voyager sans limites? Moi, parce que j'ai commencé très tôt et que j'ai des compétences naturelles? Je ne crois pas. J'essaie de trouver une certaine cohérence, mais la période est extrêmement complexe. » PROPOS RECUEILLIS PAR P. CH.